La Colonisation dans l'Ouest

Conférence prononcée par J. Ernest Cyr, député de Provencher, le 20 mars 1907

DEVANT L'INSTITUT CANADIEN D'OTTAWA

La Colonisation dans l'Ouest

Conférence prononcée par J. Ernest Cyr, député de Provencher, le 20 mars 1907

DEVANT L'INSTIUT CANADIEN D'OTTAWA

Monsieur le Président,

Avant d'attaquer le sujet que je me suis engagé à traiter ce soir, permettez-moi de vous offrir mes sincères félicitations, sur votre élection au poste que vous occupez avec tant de dignité.

N'ayant pas encore eu l'occasion d'apprécier vos grandes qualités du coeur et de l'esprit, votre patriotisme ardent comme votre zèle éclairé pour l'avancement de l'Institut Canadien d'Ottawa.

Je ne sais si mes félicitations ne devraient pas plutôt aller aux membres de cette société, pour le discernement qu'ils ont déployé en vous plaçant à leur tête.

A tout évènement, votre élection vous est venue, comme la récompense légitime de précieux services et, elle fait également honneur aux électeurs qu'à l'élu; elle est un gage que la grande institution canadienne-française continuera à grandir et à prospérer.

Mesdames et Messieurs,

Pour la deuxième fois, vous m'avez fait l'honneur de m'inviter à paraître devant vous.

Si un sentiment d'orgueil, que la faible nature humaine ne saurait refouler, me porte à prendre pour moi, un peu de ce témoignage flatteur d'estime, je vous assure que j'en attribue la plus grande part à l'intérêt toujours croissant que l'on porte à l'Ouest et à ses populations françaises, que j'ai l'honneur de représenter dans la Chambre des Communes.

L'an dernier, j'avais le plaisir de vous parler de la marche de la civilisation et des peuples vers nos immenses plaines.

Permettez-moi de vous faire un appel au nom des braves pionniers qui, précédant toutes les autres nations, sont allés

planter l'étendard de la civilisation française dans ces régions et qui aujourd'hui devant le flot débordant de l'émigration européenne, demandent à être soutenus dans les positions qu'ils ont conquises par leur hardiesse, leur courage et leur travail énergique.

Afin de n'être pas accusé de vouloir simplement exploiter vos sentiments de fraternité et de patriotique solidarité, je me propese d'entrer dans quelques détails sur les origines de nos colonies françaises, sur leur développement actuel et sur leurs chances d'avenir.

Si ces détails sont un peu prosaïques, je crois qu'ils pourront cependant vous intéresser, puisqu'ils serviront à établir la véritable situation de près de cent mille descendants français dont les coeurs vibrent à l'unisson des vôtres, et qui partagent vos apirations pour la perpétuation sur ce continent, des nobles et chevaleresques traditions de la vieille race gauloise.

Lorsque le "drapeau fleurdelisé repassa les mers", les Canadiens ruinés pour satisfaire aux caprices d'une courtisane, ne possédant plus pour tout capital, que leurs terres dénudées, — durent abandonner le riche domaine que Lavérendrye avait révélé au monde, et ces vastes régions tombèrent aux mains des aventuriers anglais.

Pendant plus d'un siècle, ce royaume aussi grand que l'Europe ne connut d'autres maîtres que les Compagnies de fourrures, qui se disputèrent la domination suprême en des luttes féroces et souvent sangiantes, jusqu'au jour où la Compagnie de la Baie d'Hudson absorba ses rivales.

Mais si les Canadiens ne possédaient pas le capital, pour entrer en lice pour leur propre compte, ils possédaient l'expérience de la vie parmi les sauvages, l'habileté dans les négociations, la hardiesse dans les explorations qui les rendaient indispensables pour le commerce des grandes compagnies de traite.

C'est ainsi que surgit cette classe si intéresante des "voyageurs des pays d'en haut", c'est ainsi que naquit la race des Métis.

Mesdames et Messieurs,

Saluons en passant, ces braves pionniers de la civilisation dans la prairie.

Si la vie que les Compagnies leur imposaient, si le contact de tribus barbares et dissolues leur inculquèrent de grands dé-

fauts, ils surent conserver au milieu de tous les désordres, beaucoup des qualités les plus précieuses de leurs pères français; l'ardeur dans les grandes entreprises, l'attachement à l'antique Foi, une générosité qui embrasse le monde, une souplesse d'esprît et une gaieté inépuisables qui triomphaient de tous les déboires et de toutes les difficultés.

Sachant se faire aimer ou se faire craindre par leurs alliés, les Peaux-Rouges,—ils ont été un trait d'union entre la barbarie et la civilisation moderne qui n'a pas su malheureusement le reconnaître.

Les Métis n'ont jamais été à proprement parler des colons. Cependant ils prirent de bonheur l'habitude de cultiver la terre pour en tirer ce qui leur était nécessaire.

Leurs jardins et leurs petits champs de grains offraient souvent un aspect enviable.

Sous le joug des aventuriers de la Baie d'Hudson, il était impossible aux Métis de prendre leur essor comme peuple, mais leur patrie était d'une opulence naturelle si grande, qu'il était difficile même à la grande Compagnie de les réduire par la famine.

L'eau haute de la Rivière Rouge, les sauterelles, la picotte éprouvèrent à plusieurs reprises le peuple métis;—mais ils trouvaient le moyen de se relever de ces contretemps dans les grandes chasses au bison, qui couvrait alors littéralement les plaines du Nord-Ouest.

L'histoire de ces chasses a souvent excité l'imagination des romanciers.

C'était à cette occasion que la solidarité du peuple métis s'affirmait le plus.

Gens d'habitude primitive,—simples, de bonne foi, placés par la Providence dans une heureuse abondance et d'ailleurs sans beaucoup d'ambition, les Métis n'avaient pas besoin de gouvernement.

Cependant pour aller à la chasse au bison, les camps s'organisaient avec chefs, conseillers, crieurs publics et guides.

Tout chasseur était soldat, et les soldats se groupaient par dizaines, lesquels choisissaient leur capitaine.

Montés sur leurs fringants coursiers des prairies, assis avec assurance sur leurs petites selles de cuir mou, les chasseurs

allaient en ordre militaire à la recherche des troupeaux de bisons.

Au mot donné, les cavaliers entraient au milieu de boeufs épouvantés, choisissant à qui mieux mieux les animaux les plus gros, la fusillade éclatait et au bout de quelques minutes la prairie était jonchée de cadavres qui promettaient des robes précieuses et une chaire succulente.

"J'ai vu ces courses; j'y ai pris part, écrivait Louis Riel,— 'Elles sont terribles. L'adresse des chasseurs, leur extrême atten- "tion et surtout la Providence pouvaient seules, prévenir les "malleurs au risque desquels ces courses avaient lieu. De loin, c'était le grand spectacle d'une fusillade dans un nuage."

Après l'arrivée des missionnaires et surtout après l'organisation du diocèse de Saint-Boniface avec ses écoles et ses hôpitaux, les Métis prirent des habitudes de plus en plus sédentaires.

Lors de la mort de Mgr Provencher en 1853, la population s'était suffisamment groupée pour autoriser l'établissement d'une résidence de missionnaire et d'un couvent à Saint-François, et Saint-Boniface outre Sa Cathédrale et son évêché, avait une maison des Soeurs Grises, comptant onze religieuses, un collège classique, un hospice pour les orphelins et les vieillards, où on distribuaient des remèdes pour les malades.

De plus, nombre de Métis prenaient rendez-vous autour des nombreuses missions établies sur divers points des territoires, plus particulièrement à l'intention des Sauvages.

Ainsi, bien avant que les Anglais d'Ontario songeassent à l'Ouest, ce peuple de chasseurs et de traiteurs avait jeté les bases d'une société civilisée qui autorisait les plus brillantes espérances pour l'avenir.

En 1855, les Frères des Ecoles Chrétiennes, ouvrirent une école à St-Boniface, où bientôt plus de cinquante garçons vinrent chercher l'instruction, et vers le même temps se formaient les paroisses de Saint-Naubert, et Saint-Charles, à quelques lieues de Saint-Boniface.

De ce moment, les paroisses se multiplient, les chapelles se dressent sur plusieurs points du Nord-Ouest ,et en naissant à la vie sociale, le peuple Métis sentit l'invincible besoin de se soustraire à l'arbitrage de la Compagnie de la Baie d'Hudson, de s'affranchir du monopole du commerce qu'elle prétendait exercer.

Ceci fut heureusement accompli en 1859.

Fort de sa victoire, le peuple Métis vivait en paix, quand le territoire du Prince Rupert fut acquis par le Canada en 1869.

Les évènements tragiques qui s'ensuivirent font partie de l'histoire du Canada et, si travestis qu'ils aient pu être par certains écrivains, il n en reste pas moins acquis que le peuple Métis manifesta alors le même attachement à la cause de la liberté civile, la même énergie dans la défense de ses droits sacrés que nos pères montrèrent aux jours sombres de 1837.

Ces troubles de 1869-70, n'ont pas peu contribué à éloigner les Métis du Manitoba.

Ils sont aujourd'hui dispersées partout le Nord-Ouest. Leur augmentation n'a pas été du reste considérable.

Le recensement de 1901, accuse une population Métis de 10,371 dans le Manitoba, et de 11,635 dans les territoires.

Les Métis de langue anglaise sont restés nombreux autour de Portage la Prairie.

Dans mon comté de Provencher, on compte environ deux mille Métis presque tous de langue française, tandis que le comté de Selkirk compte une population métisse de pas moins de six mille presqu'également divisée, entre Métis d'origine écossaise et d'origine française.

Dans les territoires, les groupes les plus considérables se trouvent au Lac la Biche, au Lac Ste-Anne et à St-Albert dans l'Alberta, à la montagne du Tondre dans l'Assiniboia, à Duck Lake, Egg Lake et Prince Albert dans la Saskatchewan.

Mais le Métis, en général, n'aime pas vivre près de nos villes naissantes.

Il a la nostalgie de la vie primitive et libre des bois et des prairies; le plus souvent il préfère vendre la terre qu'il tient du Gouvernement pour s'éloigner et se livrer à la chasse et à la pêche.

Au surplus, ceux qui affectent même de le mépriser ne peuvent s'empêcher de reconnaître qu'il n'y a pas de voisins plus généreux et plus hospitalier, et ceux qui sont d'origine française, restent fidèles à leur foi et leur langue.

Avec l'instruction la race a produit plus d'un homme remarquable et, il faut compter les quelques quinze mille Métis français, comme un appoint considérable pour l'avenir de notre élément dans l'Ouest.

Ce n'est qu'après la pacification du Manitoba que commença la première émigration agricole de la Province de Québec vers l'Ouest.

Mgr Taché, aussi grand patriote qu'il était saint prêtre; fit alors un voyage dans la province de Québec et déploya toutes les ressources de son éloquence persuasive pour engager ses compatriotes à sauver du naufrage la race catholique française, menacée dans son diocèse, par la vague montante de l'immigration d'Ontario.

Ses efforts ne furent pas sans résultats.

C'était le temps où la population de la Province de Québec, s'écoulait comme en un torrent vers les manufactures de la Nouvelle-Angleterre, et les meilleurs penseurs de notre nationalité étaient trop heureux de trouver une autre région vers laquelle ils pouvaient diriger ce surplus de population afin qu'elle ne fût pas entièrement perdue pour notre pays.

Aussi par leurs efforts réunis on parvint à établir un courant de migration du Bas-Canada puis, la Nouvelle-Angleterre vers les prairies de l'Ouest.

Les anciens centres catholiques furent fortifiés; de nouveaux furent créés.

Le 21 Août 1871, un groupe nombreux de Canadiens-Français de Montréal, de Saint-Jacques l'Achigan et de l'Assomption, se réunissaient dans le sanctuaire de Notre-Dame de Bonsecours à Montréal, pour assister à la messe et communier avant de se mettre en route pour les pays d'en haut.

Le 20 Septembre, ils arrivaient à St-Boniface.

Un autre groupe de Canadiens-Français arriva au Manitoba au printemps de 1872.

C'est alors que commencèrent à se former les premières paroisses françaises de la Vallée de la Rivière-Rouge.

Quelques colons se fixèrent à St. Boniface même, d'autres allèrent se joindre à la colonie métisse de Ste Anne-des-Chênes; mais en 1872, fut fondée la paroisse de Ste Agathe; puis vinrent celles de St. Pierre et de St. Jean-Baptiste.—

Pour montrer au milieu de quelles difficutés s'accomplissait l'oeuvre de Mgr. Taché à cette époque, on me permettra de citer l'anecdote suivante.—

Sur les instances du Révérend Père Lacombe, un certain nombre de Canadiens de Fall River, se décidèrent à venir passer l'été de 1875 au Manitoba, pour juger par eux-mêmes des ressources du pays.

Ils se rendaient de Saint-Boniface à Pembina, quand, ils rencontrèrent à Saint-Jean-Baptiste des Métis, qui les engagèrent à acheter des terres dans cette région, et les prirent même à leur service pendant quelque temps.

Plusieurs hésitaient encore cependant à se fixer au Manitoba.

En passant à Saint-Boniface, ils allèrent voir Mgr Taché, et l'un d'eux Monsieur Louis Marcil, qui s'établit à Ste Elizabeth, a raconté que le saint évêque versa des larmes en les priant ne ne pas abandonner le pays définitivement.

Le patriotisme du grand évêque toucha celui de ces modestes ouvriers, et ils vinrent en effet s'établir sur les bords de la Rivière Rouge.

En 1887, les paroisses de Saint-Pie et de Saint-Joseph sont fondées; les premiers colons s'établissent dans la montagne de Pembina; puis vient la création des paroisses de Saint-Léon, de Saint-Alphonse et de Saint-Joachim de La Broquerie.

Le recensement de 1881, auquel il ne faut pas toujours se fier cependant, accusait une population canadienne-française de 9,949 dans le Manitoba et de 2,896 dans les Territoires, soit un total de 12,835.

La population du Manitoba et des Terriotires était alors de 88,000; de sorte que malgré les efforts patriotiques de Mgr Taché, notre élément ne formait plus guère qu'un septième de la population totale.

C'est ce qu'il importe de constater afin de démontrer que depuis vingt-cinq ans, malgré les difficultés de tous genres qu'on nous a suscitées, l'élément français a maintenu ses positions, même en face de l'envahissement de l'émigration européenne.

C'est en vain cependant que l'on chercherait à démontrer cette assertion par la statistique officielle.

De recensement en recensement on a tellement modifié la manière de faire l'énumération de la population, qu'il est impossible d'arriver à établir une comparaison.

Aussi n'est-ce que pour mémoire que je cite les chiffres du recensement de 1901:—

ORIGINE	MANITOBA	TERRITOIRES
Française	16,021	7,040
Suisse	204	164
Belges	940	309
Métis	10,371	11,635
	27,536	19,148

GRAND TOTAL . . . 46,684

En défalcant dix mille métis Anglais de ce grand total de 46,684 on en arriverait encore à établir que la population de l'Ouest a triplé de 1881 à 1901.

Si l'on se reporte au tableau treize, qui indique le lieu de naissance de la population par province on constate que le Manitoba comptait en 1901 pas moins de 8,492 habitants, nés dans la Province de Québec, et les Territoires 5,504.

Ceci dénote déjà que le courant d'émigration de la province de Québec vers l'Ouest se continuait durant les années qui ont précédé le recensement de 1901.

Mais ces chiffres de 1901, eussent-ils été exacts, sont déjà caduques.

Le progrès de l'Ouest a marché avec une rapidité tellement vertigineuse durant les dernières cinq années, que la statistique de 1901 ne saurait plus s'appliquer aux circonstances d'aujourd'hui; et l'élément français a participé à l'élan général qui a fait surgir partout de nouvelles villes et de nouvelles paroisses.

Le courant d'émigration de France et de Belgique a été considérable; celui venant de la Province de Québec a pris des proportions dont peu de personnes se forment une juste opinion. Seuls ceux qui sont sur les lieux et qui observent peuvent en avoir une idée.

Ainsi le recensement de 1901, attribue à la ville de Winnipeg une population d'origine française de 1,379; mais un recensement volontaire fait récemment, pour des fins particulières, a révélé la présence de plus de 2,000 personnes de langue française.

Ce même recensement indique pour St. Boniface une population belge de 96 âmes; mais aujourd'hui il y a une association belge qui compte plus de 200 membres et la population totale de cette nationalité dans la ville épiscopale n'est pas moindre de 600 âmes.

Il y aura bientôt vingt-trois ans, je reproduisais dans un journal français de St. Boniface, une lettre de Monsieur Onésime Reclus, le savant géographe français, sur laquelle je faisais quelques commentaires.

Cette lettre étant toute d'tctualité; je me permettrai de vous en donner des extraits, — elle vous fera voir combien était grande la perspicacité de l'éminent écrivain, en même temps que l'intérêt patriotique qu'il nous portait.

Voici ce qu'il écrivait:—

"Je crois très fermement à votre victoire définitive en "Amérique; vous êtes au Nord, vous avez une fécondité supé-"rieure, vous avez plus de traditions, — et des meilleures, —que "vos voisins; enfin bien que protestant de naissance, je suis fils "d'un véritable apôtre protestant, toujours jeune malgré ses 85 "années, j'estime que le catholicisme sincère chez un peuple est "un brevet de longévité.

"Le protestantisme, simple négation, n'est au fond qu'un "émiettement.

"Les nations qui s'y fient seront un jour honteuses de leur "chute. Puis quand vous aurez plus de nombre, le catholicisme "pourra vous aider à amalgamer peu à peu les Irlandais et les "Ecossais Catholiques.

"Mais vous aurez de mauvais jours à passer.

"Le Nord-Ouest est la dernière ressource de l'émigration "en pays tempérés, la Sibérie à part.

"Il faut donc vous attendre à le voir envahir rapidement "par les Ontariens, les Anglais, les Ecossais, les Irlandais, les "Américains, peut-être par les Allemands.

"Il se passera là ce qui s'est passé lors de la colonisation "d'Ontario: ce sera un semblant d'écrasement, parce que cette "invasion diminuera votre nombre proportionel dans la Puis-"sance.... Ce qui s'est passé dans les Cantons de l'Est, ce qui "se passe sur l'Outaouais est le symbole de l'avenir. L'arbre "grandira tout seul.

"C'est pour cela que l'émigration canadienne vers le Nord-

"Ouest est d'une importance capitale. Travaillez y de toutes "vos forces. Jetez là-bas des îlôts canadiens qui finiront par se "réunir et par être la terre ferme.

"Puis n'oubliez pas que chaque millier d'hommes qui ne va "point aux Etats-Unis, ou qu'on repatrie, figurera avec ses "accroissements aux renseignements de 1891, de 1901.

"C'est l'essentiel.

"Je vous le répète la colonisation rapide du Nord-Ouest par "les éléments dit saxons, vous rabaissera soudain dans l'échelle "proportionelle, surtout à partir de 1881.

"Vous ne serez plus que trente pour cent. — N'ayez crainte. "Votre tour reviendra,— mais pour que l'arbre croisse, il faut "le planter.

"Qu'il ait seulement des racines, il s'élèvera bientôt du "taillis étranger et il finira par le dominer."

Nous ajoutions les commentaires suivants:—

Nous sommes heureux de constater que l'appel qui est fait si souvent à nos compatriotes, pour les attirer à émigrer ici, vient d'être énergiquement corroboré par cette voix sympathique et distinguée qui nous vient de France.

Oui, serrons nos rangs et petit à petit, emparons-nous du sol.

Nous sommes enveloppés par l'élément étranger, mais ne désespérons pas.

Nous ne sommes pas de ceux qui préfèrent voir nos compatriotes sur un seul point; mais au contraire, étendons nos rameaux, afin que Saint-Boniface et Saint-Albert, ces deux branches de l'arbre national puissent un jour se joindre et s'entrelacer.

La preuve des progr,s de l'élément français de l'Ouest, du reste, nous n'avons pas le besoin de la demander à la statistique officielle; nous la trouvons dans la multiplication et l'agrandissement de nos oeuvres religieuses, — car chez nous comme ici, qui dit Français dit Catholique.

Chaque année de nouvelles paroisses françaises surgissent et, la prospérité des anciennes s'affirme par la magnificence des édifices qu'elles élèvent pour le culte et pour l'enseignement.

L'autre jour je jetais un coup d'oeil sur le récit des récentes visites pastorales de Mgr. Langevin, et on me permettra de citer quelques notes prises au hasard.

A la mission de la Rivière à la Pluie on a construit une nouvelle église, la première étant transformée en maison d'école catholique séparée.

A Lorette, église en brique de $20,000.00

A Ste Anne des Chênes, église en brique de $15,000.00.

A Thibeauville, augmentation de 34 à 54 familles en une seule année.

A la Broquerie, église en brique de $11,000.00.

A Saint-Pierre-Joly, église de $30,000.00.

A Saint-Charles, nouvelle église de $30,000.00.

A Winnipeg, nouvelle paroisse française avec église et école de $40,000.00.

A Bruxelles, nouvelle église et presbytère.

A Fort Francis, nouvelle église.

A Willow Bunch, nouvelle église.

A Ste Agathe, magnifique restauration de l'église.

Sept nouvelles institutions enseignantes ont été construites cette année dans le diocèse, tandis que plusieurs autres ont été obligées de s'agrandir.

Enfin, la nouvelle cathédrale de Saint-Boniface, en voie de construction, sera un superbe monument qui coûtera au-delà de trois cent mille dollars.

Si l'on considère que toutes ces oeuvres s'accomplissent par souscriptions volontaires, on admettra que les Canadiens de l'Ouest ne manquent ni de foi, ni des moyens pour la manifester.

Un mot de la question scolaire:—

Toutes les paroisses du Manitoba possèdent leur école et partout où nos compatriotes sont une proportion considérable de la population, ils sont libres de faire enseigner le français de concurrence avec l'anglais, ainsi que de faire donner l'enseignement religieux à certaines heures du jour sans renoncer aux subsventions du Gouvernement.

Dans l'Alberta et la Saskatchewan, on compte déjà 51 écoles publiques catholiques et 15 écoles catholiques séparées.

Nulle part dans les grandes villes, les catholiques ne sont obligés de se cotiser pour des écoles paroissiales.

Ces écoles sont supportées par la taxe scolaire et la subventions gouvernementales.

Ainsi donc et je tiens à le proclamer, notre situation est loin d'être aussi sombre qu'on a voulu le croire.

Elle n'est pas tout ce que nous pourrions désirer; mais nous ne sommes pas en danger de nous noyer.

Nous possédons de nombreux centres d'action et nous sommes en plein progrès.

De nombreux missionnaires et d'ordres religieux enseignants récemment arrivés de France précèdent le colon, activent l'émigration française et constituent une garantie de plus pour la conservation de notre langue et de notre foi.

Enfin, comparée aux autre colonies canadiennes, en dehors de la Province de Québec, notre position est excellente.

Alors, me direz-vous, que demandez-vous donc?

Ce que nous demandons, c'est que nos compatriotes de l'Est, qui ne sont pas satisfaits de leur situation actuelle, viennent se joindre à nous pour nous aider à agrandir l'influence française et aussi pour prendre leur part des énormes richesses que l'Ouest offre gratuitement au colon industrieux.

Il ne s'agit pas pour nous d'occuper tout l'Ouest; cette idée chimérique n'est jamais entrée dans nos rêves;

Il s'agit de fortifier nos vieux groupes par l'infusion d'un sang nouveau, et d'en former de nouveaux afin que sur tous les points du Canada, l'influence française se fasse sentir, alors même qu'elle ne saurait espérer dominer.

C'est ainsi seulement que nous pouvons espérer retenir notre position dans la Puissance.

Pas plus qu'Ontario, Québec ne saurait espérer retenir toute sa population.

On n'arrêtera pas davantage le flot de l'émigration européenne qui se dirige vers l'Ouest du Canada.

C'est à vous donc de la devancer et de profiter des avantages qui s'offrent avec chaque mille de chemin de fer qui se construit.

L'Ouest c'est la fortune, et la fortune c'est l'influence politique, c'est le prestige d'une race, c'est l'acheminement vers la culture des arts et des lettres.

On a peut-être trop insisté sur les grandes récoltes de blé de la prairie.

L'Ouest Canadien ne contient pas seulement de belles terres à blé; il possède aussi de grandes forêts et d'abondantes pêcheries; il a ses pouvoirs hydrauliques et des mines de diverses natures; les chemins de fer, le commerce, l'industrie offrent

un travail abondant et sollicitent le Capital.

Prenons notre part de ces richesses; ne craignons pas de nous mêler aux aux autres peuples; d'entrer en concurrence avec eux.

Il y a quatre ans, deux mille Anglais, sortis des faubourgs de Londres, sans expérience aucune, beaucoup sans ressources pécuniaires, allaient s'établir à deux cents milles du chemin de fer.

On leur prédisait un désastre.— Je visitai moi-même cet établissement à cette époque, après avoir parcouru en voiture une distance de quatre cents milles à travers la prairie.

Aujourd'hui une ligne transcontinentale traverse leur colonie pour être suivie d'une deuxième, et leur position est excellente.

Ainsi des Doukobors, ainsi des Galiciens, ainsi des Mennonites.

N'avons-nous pas l'intelligence et la persévérance pour encore mieux faire que ces étrangers dans notre propre pays.

En formant des colonies au milieu des autres nationalités, en nous faisant connaître, et en apprenant à les connaître, nous porterons un coup fatal au fanatisme.

Dans la civilisation nouvelle, les nations doivent forcément s'entrelacer et s'enchaîner, alors que, comme les anneaux magnétiques, dont parle Platon, en se rapprochant elles forment une chaîne sans se confondre.

Ayons confiance. — De toutes ces transformations qu'ont amenées les inventions nouvelles, du mélange des peuples par les migrations et l'extension du commerce, il résultera non l'anéantissement des nationalités, mais une amélioration générale des relations entre elles.

Aux lugubres splendeurs de la guerre, jadis nécessaires pour répandre les arts et les sciences, nous aurons substitué l'activité non moins noble d'une concurrence sans amertume.

Il en sera de l'amour de la nationalité comme de tous les sentiments des hommes.

Cet amour sera condamné à n'être plus un préjugé, une passion aveugle et exclusive; il devra avoir raison.

Nous ne demanderons plus à la masse des hommes que respect et justice.

Notre patriotisme ne périra point sous le poids de cette

nécessité, pas plus que tous les sentiments naturels et légitimes; il s'épurera, au contraire, et il s'élèvera.

Ce sont des épreuves qu'il aura à subir, il en sortira vainqueur; parce que notre histoire, nos actes politiques sont là pour démontrer que nous n'avons jamais demandé que justice.

Et dans la pleine confiance que les groupes français du Nord-Ouest pourront un jour aider à mettre un frein à la fureur du fanatisme,—nous invitons nos compatriotes à venir prendre leur part au riche héritage national.

Je le dis avec conviction, il n'y a pas un Canadien-Français établi dans l'Ouest depuis quelques années qui doute de l'avenir. Si parfois, la main de l'injustice et de la persécution s'est appesantie sur nous, nous n'avons jamais douté des droits de notre nationalité, ni de sa force.

Nous ne nous sommes pas arrêtés à pleurer sur les pierres des bords du chemin, mais nous avons continué à travailler courageusement à la réalisation des aspirations qui sont communes à la race française dans tout l'Amérique.

Fermes dans notre attachement à cet idéal, chacun de nous pourrait dire avec le poête:—

"S'il n'en reste que cent je serai le centième"
"S'il n'en reste que dix je brave encore Sylla"
"S'il n'en reste qu'un je serai celui-là"